

Kim et les fantômes du temps

Le maître des chaises renversées

Henry Porter

Traduit de l'anglais par
Lori Saint-Martin et Paul Gagné

la courte échelle

Remerciements

Merci à Liz Elliot qui a d'abord entendu cette histoire en 1984 et m'a, depuis, encouragé à l'écrire. Merci aussi à mon ami Gilbert Adair, qui était présent lors de la naissance d'Iggy.

Je dois beaucoup à Pamela Merritt, qui a fait une lecture intelligente des différentes versions du *Maître des chaises renversées*. Merci à mon père, Harry Porter, de m'avoir parlé d'un jeu qui se jouait à Birmingham avec des chandelles avant l'ère des règlements sur la santé et la sécurité, et que j'ai appelé Glisse-la-Chandelle. Merci à Quintus pour son latin, à Ivo et Rachel Dawnay pour le pont de la Tarle. Merci à Alex et David Campbell de m'avoir fait voir la pierre du Gardien. Merci à mon agente, Tif Loehnis, pour ses nombreuses et utiles suggestions, de même qu'à Ann-Janine Murtagh pour l'élégance de son travail de révision.

En souvenir de Christopher Trevor-Roberts

Et à mes filleuls

Bronwen Carter, Rachel Cockerell, Milly Dawnay,
Sofia Margerison, Benjamin Porter et Harry Seymour

Et aussi à Alexander Porter, Oliver Porter, Lily Kamp
et Henry Kamp

Chapitre 1

L'avent 1962

L'homme apparut à la fin du jour le plus court de l'année, parmi les neiges abondantes et les tempêtes de cet hiver-là, qui portaient l'odeur de la mer jusqu'à trente kilomètres à l'intérieur des terres. Mais son arrivée fut précédée d'une disparition tout aussi mystérieuse.

Bella Brown s'en fut sans dire un mot. Elle faisait partie du personnel de la maison et elle était mon amie. Certains de ses effets se volatilèrent en même temps qu'elle, et la police conclut qu'elle s'était enfuie avec quelqu'un. Hypothèse pourtant peu vraisemblable dans la mesure où Bella était extrêmement timide : jamais elle ne regardait ses semblables en face. Lors des premières semaines que je passai à Skirl, chaque fois qu'elle me croisait, elle inventait toutes sortes de prétextes pour s'éclipser. Ceux qui la connaissaient étaient persuadés qu'elle avait subi un sort atroce, qu'elle avait été écrasée sous un arbre déraciné par les grands vents, ou pis encore.

À cette époque, de nombreux témoins déclarèrent avoir aperçu un étranger dans la vallée, un type sinistre emmitouflé dans des vêtements pour le moins miteux. Des policiers fouillèrent une grange délabrée et repartirent sans rien trouver, ni empreintes dans la boue ni vestiges d'un campement. Amos Sprigg, qui gardait les moutons, jura avoir vu se lever un amas de vieux sacs desquels émergea un homme couvert de poussière, comme s'il avait été saupoudré de farine.

On avait surpris un homme, le même peut-être, en train de traverser précipitamment la lande à l'extrémité du bassin de la rivière. Un jour ou deux plus tard, il espionnait la maison, à l'orée d'un petit bois. Il paraissait enveloppé de peaux et était coiffé d'un grand chapeau noir. Cette fois-là, Amos était en compagnie de Simon Vetch, un vacher énorme et rougeaud. Armés d'un manche de hache et d'une fourche, ils s'étaient avancés sans bruit. Cependant, l'homme s'était évanoui dans l'obscurité de l'après-midi d'hiver. On communiqua une fois de plus avec la police, et un agent se rendit sur place. Comme Amos et Simon furent incapables de s'entendre sur une version commune de l'événement, le représentant de l'ordre, qui devait s'occuper de deux ou trois routes bloquées par la neige, se demanda à haute voix s'ils avaient bu. Ils secouèrent la tête et s'éloignèrent à pas lourds, convaincus d'avoir vu quelqu'un... ou quelque chose. Leurs chiens «savaient», eux aussi. Et il faudrait beaucoup plus qu'un satané policier pour les faire changer d'idée.

Après la disparition de Bella, un malaise tomba sur Skirl, la demeure ancestrale de la famille Drago, qui appartenait à mon cousin et protecteur, le colonel. C'était une gigantesque propriété à l'aspect mélancolique, tapie dans la profonde vallée en forme de U formée par la rivière Skirl. Les rares visiteurs ne découvraient la maison qu'après avoir contourné quelques buissons de laurier. Ils apercevaient alors les fenêtres aveugles, s'étonnaient de l'immensité des lieux et du silence maussade qui y régnait. Les cheminées richement ornées, véritable forêt se dressant au-dessus de la ligne du toit, étaient pour la plupart éteintes. Le lierre, le lichen et la mousse avaient envahi les murs. La cour du côté est, où, autrefois, s'arrêtaient les attelages et accouraient des domestiques munis de lanternes et de parapluies, étouffait à présent sous les arbrisseaux et les mauvaises herbes.

Au cœur de Skirl trônait un autre très vieux bâtiment érigé six cents ans auparavant et peut-être même davantage. On tombait parfois sur des fragments de pierres nettement plus foncées et des portes dissimulées sous plusieurs couches de peinture. Notre maison était intégrée dans la première, à la manière d'une noix dans sa coquille. Lorsque je m'ennuyais, il m'arrivait de chercher les contours de la demeure originelle. Pour une raison quelconque, son plan et sa forme m'échappaient toujours. Chaque fois que je les suivais, les pierres sombres et humides, parsemées de minuscules cristaux de feldspath, disparaissaient derrière un mur plus récent.

On aurait dit que l'ancienne demeure souhaitait rester secrète.

Rien ne trahissait la présence de cette maison fantôme lorsqu'on entrait à Skirl, comme je le fis pour la première fois, par une magnifique journée de juillet, deux mois après le décès de ma mère. Elle était morte en mai, une semaine après mon treizième anniversaire, et on m'avait annoncé la nouvelle au pensionnat, en Angleterre. Et désormais je vivais à Skirl, et non plus dans notre ferme du Kenya. Personne ne savait combien de temps j'y habiterais ni si je m'y établirais pour de bon.

D'où peut-être la forte impression que je ressentis en franchissant la porte qui s'ouvrait sur un hall immense, au bout duquel se divisait un escalier bordé de vitraux qui s'élevait sur trois étages. Je me souviens d'avoir laissé tomber ma valise et d'avoir levé les yeux en m'interrogeant sur le nombre de pièces que renfermait pareil manoir. Plus tard, je découvrirais deux autres étages auxquels on n'accédait que par l'une ou l'autre des multiples volées de marches qui sillonnaient les diverses parties du bâtiment.

À gauche du grand hall d'entrée se trouvaient le salon et la salle à manger et, à droite, des séjours, une salle de billard et de nombreux réduits encombrés d'objets disparates et de meubles recouverts de housses poussiéreuses. On n'aurait pas assez d'une vie, me sembla-t-il, pour tout voir. Chaque fois que je partais à l'aventure, je découvrais des pièces ou des couloirs parsemés de

tableaux hétéroclites : paysages, portraits, études de fleurs ou d'animaux, scènes mythologiques, batailles et massacres. À cause de la noirceur, j'avais de la difficulté à en distinguer les détails, en particulier lorsque les œuvres étaient accrochées en hauteur.

À l'arrière étaient regroupés la cuisine, les garde-manger, les resserres, les chambres des domestiques et la blanchisserie, bref tout ce qui assurait le fonctionnement d'une maisonnée comptant autrefois cinquante ou soixante personnes. Là, le sol en pierre était usé et plus bas qu'ailleurs. Par endroits, des canaux de drainage couraient, vestiges, peut-être, de l'ancienne demeure.

Aucun autre bâtiment ne renfermait autant d'escaliers, de galeries, de passages secrets, de couloirs qui revenaient sur eux-mêmes, d'impasses et de portes ne menant nulle part. Il y avait tant de bruits que les lieux paraissaient vivants : les gémissements du vent à travers les portes et les fenêtres, les grincements du bois vieilli, les claquements et les vibrations d'objets soulevés par la brise dans les combles, les cliquetis des tuyaux et les gargouillis des drains, les grattements des souris, le tic-tac d'horloges dérégées. Plus sinistres encore, des chuchotements et des pas furtifs se faisaient entendre et, pendant quelques secondes d'affolement, animaient les couloirs sombres.

Lorsque l'hiver s'abattait sur la vallée, la demeure, univers qui semblait se déployer à l'infini dans les ténèbres, devenait encore plus lugubre et plus mystérieuse. Je

passais le plus clair de mon temps dans la cuisine en compagnie de Tom Jebard, gardien des lieux et seule personne à ne jamais se perdre dans la maison, qu'il connaissait comme le fond de sa poche, et d'Alice Camm, la cuisinière, bavarde intarissable que fascinaient les catastrophes. Son sujet de prédilection, c'étaient les tremblements de terre, suivis de près par les épidémies, les coups de tonnerre, les ouragans, les éruptions volcaniques, les météores, les vagues géantes et les navires qui se volatilisaient inexplicablement. Elle voyait partout des présages. Par ces sombres soirs de décembre, on l'entendait souvent marmonner entre ses dents que les tempêtes et la disparition de la douce et silencieuse Bella Brown annonçaient des maux bien plus graves.

Et la suite des événements lui donna raison.

Au moment où les dernières lueurs du crépuscule agonisaient sur la lande, du côté ouest, un inconnu frappa à la porte. Il s'approcha et, sans la moindre hésitation, tira sur la chaînette, déclenchant un carillon aux quatre coins de la demeure. Dans la cuisine où nous étions réunis, Jebard regarda la cloche qui, au-dessus de l'entrée, frissonnait au bout d'une sorte de dispositif à ressort. Les deux terriers, Schnaps et Trompette, un épagneul nommé Chardon et un vieux chien de berger répondant au nom de Noiraud l'interrogèrent du regard. Jebard plissa les yeux et frotta les jambes de son pantalon de velours brun élimé. Il ne réagit qu'après la deuxième sonnerie. Les chiens, qui donnaient l'impression d'avoir

attendu ce signal, s'élancèrent, et l'homme leur emboîta le pas, une lampe-tempête à la main, moi à ses trousses. L'instrument nous épargnait la corvée de chercher les interrupteurs en chemin.

Nous trouvâmes les terriers en train de grogner et de gratter le bas de la porte. Jebard me tendit la lanterne, s'empara d'un lourd bâton et, de sa main libre, déverrouilla. Puis il reprit la lampe et la souleva.

— Recule-toi un peu, Kim. Je ne voudrais surtout pas te faire de mal. En cas de problème, cours vite chercher quelqu'un.

— Qui ? demandai-je.

Le colonel Drago vivait dans ses appartements, loin dans les entrailles de la maison, et Alice Camm ne serait d'aucun secours.

— Ne t'inquiète pas, bredouilla-t-il. Tu n'as qu'à aller chez Simon. D'accord ?

La lumière révéla une silhouette enveloppée dans de multiples vestons et manteaux. Ses bottes étaient emmaillonnées dans des linges, et le personnage croisait devant lui ses mains gantées. À ses pieds était posé un sac parfaitement cylindrique, en équilibre sur sa base. Impossible de distinguer les traits de l'inconnu, dissimulés dans l'ombre d'une toque de fourrure munie d'une visière et de grandes oreillettes. L'esprit accaparé par les spéculations relatives à la disparition de Bella Brown et à la présence d'un rôdeur dans les environs, je frissonnai en songeant que le couvre-chef ne cachait peut-être aucun visage.

— Que voulez-vous ? lança Jebard avec brusquerie.

Il n’y eut pas de réponse.

Jebard recula d’un pas et brandit son arme.

— Si vous n’avez rien à dire, fichez le camp, sinon nous prévenons la police. Compris ? Nous ne voulons pas de gens comme vous ici.

Il allait rentrer lorsque les chiens dévalèrent les marches de pierre et coururent en cercle en jappant.

— La ferme ! ordonna Jebard.

Puis il fixa de nouveau l’intrus et désigna un interrupteur.

— Éclairons un peu mieux ce gentleman, Kim. C’est vous qui nous espionnez depuis des jours ? demanda Jebard, les yeux rivés sous la visière.

Rien.

J’allumai. Les chiens gravirent les marches et se mirent à renifler avec intérêt les pieds et le sac de l’homme, qui les fixa et émit une sorte de miaulement. Ils baissèrent la tête avant de s’éloigner. Puis l’homme dénoua un cordon à la hauteur de son cou : les oreillettes de son chapeau se redressèrent, et il le retira. Un large visage plat fut ainsi révélé. Dans l’air froid, la tête de l’homme fumait légèrement, et des mèches de cheveux noirs et mouillés collaient à son front. Il nous gratifia d’un énorme sourire : ses yeux disparurent, son nez se plissa et ses lèvres, en s’ouvrant, laissèrent voir une dentition régulière d’une blancheur qui, contre sa peau foncée, semblait éblouissante. Il hocha la tête avec une curieuse familiarité,

comme s'il nous connaissait depuis toujours, et exécuta une révérence compliquée, la main qui tenait le chapeau derrière le dos.

Puis il s'avança de deux pas et déclara :

— Igthy Ma-tuu Clava. Je m'appeler Igthy Ma-tuu Clava.

Il répéta une fois de plus, à croire qu'il n'avait rien d'autre à dire.

— Je me fiche de savoir qui vous êtes, rugit Jebard. Vous n'avez rien à faire ici. Compris ?

L'homme sourit de nouveau.

— Temps très froid dehors. Avec permission, je veux entrer.

Sa voix aiguë possédait un éclat particulier. Je ne reconnaissais pas son accent, mais j'arrivais à le suivre.

— Pas question d'ouvrir notre porte aux inconnus à la moindre intempérie, ajouta Jebard sur un ton plus menaçant.

Je me rendis compte qu'il cherchait à comprendre.

— Je ne pas être inconnu. Je être frère de maison. Attendez, je montrer vous.

Il retira un gant, déboutonna son pardessus et fouilla parmi ses multiples couches de vêtements. Après maints tâtonnements, il trouva enfin ce qu'il cherchait et, en m'adressant un clin d'œil, tendit un paquet recouvert de papier kraft. Jebard l'accepta.

— Vous voir que je être frère de vous, dit l'homme. Jebard parvint à esquisser un faible sourire.

— Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, mais vous n'êtes pas mon frère. Je n'en avais qu'un, Bert, et il dort au cimetière depuis vingt ans. Et il n'y a pas grand monde pour le regretter.

— En un sens, je être frère de vous, insista l'homme.

Le paquet s'était défait facilement et Jebard avait sous les yeux une Bible à la reliure en cuir souple et aux coins cornés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'homme fredonnait.

— Livre venu de Skirl il y a très longtemps. Il prouver qui je être.

— Comment ? rétorqua Jebard.

L'homme me regarda. Il semblait réfléchir profondément.

— Vous ne pas être frère de moi, affirma-t-il en agitant un doigt sous le nez de Jebard, mais petit homme, oui. Comment toi t'appeler ?

— Ne le mêlez pas à ça, dit Jebard.

— Kim, répondis-je.

Jebard me lança un regard courroucé.

— D'où sort cette Bible ? demanda-t-il à l'homme.

— De père avant trois.

Jebard secoua la tête.

— Je ne comprends pas.

L'inconnu secoua la tête à son tour, l'air de trouver Jebard d'une extrême lenteur d'esprit.

— Il s'appeler Clava.

Jebard souleva le livre dans la lumière et lut l'inscription :

— « À Clive Endymion Francis Drago pour son vingt et unième anniversaire. De la part de son père affectueux, Clive Drago, le 4 avril 1855. »

L'homme, se penchant, posa l'index sur le premier nom.

— Ça être père de moi avant trois et là, ajouta-t-il en montrant le deuxième, être père avant quatre.

Il hocha la tête à plusieurs reprises d'un air enthousiaste.

Jebard secoua encore la sienne.

— Il essaie de nous dire qu'il appartient à la famille Drago, risquai-je.

— Je sais, répliqua Jebard, mais rien ne nous oblige à le croire sur parole. Cette Bible circule dans le monde depuis plus de cent ans. N'importe qui aurait pu mettre la main dessus et inventer une histoire à dormir debout.

L'homme contemplait la neige qui tourbillonnait dans la lumière.

— Néanmoins, reprit-il en plissant le nez au moment où quelques flocons se posaient sur son visage, je m'appeller Igthy Ma-tuu Clava, fils de Clava, fils de Clava, fils de Clava.

— Nous tournons en rond, affirma Jebard. Je vous dis que vous n'avez rien à faire ici.

L'homme recommença à palper ses vêtements et en sortit une pochette qui tenait dans le creux de sa main. D'un coup sec, il dénoua un cordon en cuir.

— Moi avoir argent. Voir vous-même.

À chaque secousse, une pièce en or tombait dans son gant.

Jebard en prit une pour l'examiner de plus près.

— C'est vraiment de l'or ?

— Oui, eux être sou-ve-rains de Victoria.

Il me montra le visage de la jeune reine sur un côté.

— Je être riche.

Jebard garda le silence pendant un moment.

— Ce sont des souverains ? D'où viennent-ils ?

— De père avant quatre. Lui les donner à père avant trois qui...

— Ça va, ça va. Vous dites que votre père avant trois était Clive Drago de Skirl ?

— Oui.

Igthy Ma-tuu Clava opina du bonnet d'un air compatissant. Que Jebard soit aussi lent à comprendre devait être pénible.

— Vous avoir obligeance laisser moi entrer pour réchauffer moi, dit-il en remettant les pièces à leur place.

La vue des souverains à l'éclat mat avait modifié l'attitude de Jebard. La curiosité l'emportait désormais sur le scepticisme.

— D'où êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ?

— Rencontrer frères et rappeler moi à bon souvenir à eux, répondit-il simplement.

Jebard secoua la tête en fixant le sol. Sous l'effet du froid, son visage aux joues flasques était exsangue. On

sentait qu'il se livrait à des calculs : en renvoyant cet homme, il risquait davantage qu'en le laissant entrer, surtout que j'avais vu les pièces d'or.

— Eh bien, dit-il en levant la tête et en regardant l'homme d'un air sévère, le village voisin est à huit kilomètres... et... on attend de la neige cette nuit.

Il marqua une pause pour donner plus de poids à ses propos.

— Mettez-vous bien une chose dans le crâne, monsieur Matou je ne sais pas quoi. Vous n'avez pas de frères ici. Ni d'autres proches parents. Vous êtes-vous bien regardé ?

Il examina l'homme de la tête aux pieds.

— Le maître des lieux, le colonel Drago, vous recevra s'il le veut bien. Ce soir, vous aurez droit à un toit au-dessus de la tête et à un bol de soupe. Dès que vous aurez raconté vos sornettes et que le temps se sera calmé, vous ficherez le camp d'ici.

Igthy Ma-tuu Clava sourit et s'inclina de nouveau, remit le chapeau sans se donner la peine de rabattre les oreillettes et prit son sac en bandoulière, comme un marin. Jamais il n'avait douté qu'on lui ouvrirait les portes de Skirl.